

La vie d'Ernest Psichari

Henri Massis

Table of Contents

<u>La vie d'Ernest Psichari</u>	1
<u>Henri Massis</u>	1
<u>NOTE DU TRANSCRIPTEUR:</u>	1
<u>NOTES ET DOCUMENTS</u>	14

La vie d'Ernest Psichari

Henri Massis

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- NOTE DU TRANSCRIPTEUR:
- NOTES ET DOCUMENTS

Credits: Joris Van Dael, Renald Levesque and
Distributed Proofreaders

[Illustration]

LA VIE D'ERNEST PSICHARI

Par Henri Massis

NOTE DU TRANSCRIPTEUR:

Les renvois numeriques [1] a [41] referent aux notes a la fin du livre.

Les renvois alphabetiques [a] a [f], dans l'edition originale, etaient des renvois au bas de page. Dans ce texte, les notes ont ete placees a la fin du paragraphe ou le renvoi apparait.

JE VOIS LE PETIT-FILS DE RENAN.—QUE FAIT-IL?—IL EST PAR TERRE LES BRAS EN CROIX, AVEC LE COEUR ARRACHE ET SA FIGURE EST COMME CELLE D'UN ANGE. IL A LE SIGNE SUR LUI DU TROUPEAU DE SAINT DOMINIQUE.—TU VOIS SON CORPS, MAIS SON AME, DIS-NOUS, OU EST-ELLE?—SAINT DOMINIQUE L'ENVELOPPE DANS SON GRAND MANTEAU AVEC LES AUTRES TONDUS.—PAUL CLAUDEL.

Voici nos destinees et voici notre chef. Cette vie, soudain rompue dans sa course rapide et dont la plenitude incomparable semble vouloir restreindre la brievete tragique, ce n'est point seulement la biographie d'un jeune homme qui chercha ses modeles parmi les heros et les saints, c'est l'histoire exemplaire de notre age, c'est, fraternellement soufferte, partagee, vecue, la Passion de toute une jeunesse, avec elle accomplie dans le sang de la plus belle mort.

De sa generation, Ernest Psichari connut toutes les fievres, tous les troubles, puis les esperances, le fier redressement, la mission. Il prit sa part de ce sombre tourment et de cette volonte grandiose: il voulut tout eprouver en son coeur. Mais ce coeur etait si serieux et si brule de flamme qu'il jetait sa lumiere sur nos destins: il nous éclairait en se consumant. C'est notre jeunesse qui s'exaltait en lui. Toujours en avance sur ses compagnons, Psichari courait pour montrer la voie: et certains ne comprirent qu'en mourant avec lui vers quel terme glorieux il les voulait mener.

Sa vie ne fut qu'une lutte spirituelle, un combat d'ame, mais ce combat etait celui-la meme qui se livrait dans l'ame de toute une race. Retracer son histoire qui est la prefiguration de la notre, c'est prendre un exemplaire sublime parmi les innombrables vies qui se sont sacrifiees pour la France et pour Dieu.

La vie d'Ernest Psichari

Il fut notre modele: il continuera de nous enseigner et de nous secourir. Ce jeune homme ivre de sacrifice, la France chretienne peut l'invoquer dans ses prieres: il n'a vecu que pour elle, il lui avait voue son esprit et son coeur; il lui a donne sa chair juvenile. Ce heros grave et tendre, qui vit dans la Lumiere qu'il avait douloureusement desiree, ne cessera point de nous etre fraternel.

On se souvient quelle stupeur ce fut parmi nos aines, quand on vit le petit-fils de Renan, le fils de Jean Psichari[1], abandonner ses cours de Sorbonne pour elire la carriere des armes, mener une action francaise dans la brousse africaine, exalter par ses livres et par ses gestes les vertus de la guerre. Des l'abord, certains lettres ne trouverent dans cet enthousiasme qu'une maniere de dilettantisme, le degout d'une intelligence gorgee de paradoxes audacieux et qui jouissait de l'extreme barbarie comme d'autres de l'extreme civilisation. Sous la prose fluide, chantante et harmonieuse de *Terres de Soleil et de Sommeil* (1908) ou ce "revenant nouveau venu" celebrait la vie fruste et primitive du desert, ils ne voulurent entendre qu'un echo de l'enchanteur: ils s'y plurent comme a un "mysterieux recommencement".

Elle etait pourtant bien opposante, la volonte de ce jeune soldat, et l'*Appel des Armes* (1912) le signifia avec violence. Ce qu'il voulait de toute son energie tendue, c'etait *prendre contre son pere le parti de ses peres*,—formule saisissante ou se resume l'accablante obligation de notre jeunesse. Et deja il pensait: "Une, deux generations peuvent oublier la Loi, se rendre coupables de tous les abandons, de toutes les ingrattitudes. Mais il faut bien, a l'heure marquee, que la chaine soit reprise et que la petite lampe vacillante brille de nouveau dans la maison[2]."

Cette heure lui semblait etre venue. Comme tous ceux de son age, Psichari en avait la certitude: "Notre generation, nous ecrivait-il, notre generation—celle de ceux qui ont commence leur vie d'homme avec le siecle—est importante. C'est en elle que sont venus tous les espoirs, et nous le savons. C'est d'elle que depend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos tetes. Il me semble que les jeunes sentent obscurément qu'ils verront de grandes choses, que de grandes choses se feront par eux. Ils ne seront pas des amateurs ni des sceptiques. Ils ne seront pas des touristes a travers la vie. Ils savent ce qu'on attend d'eux[3]." Et parce qu'il prenait une conscience nette de l'evenement qui dominerait nos vies, nous trouvions a mediter sur l'aventure de cet officier, fils d'intellectuels. Ne nous avait-il pas deja donne sujet de l'envier, ce soldat au grand coeur qui realisait tout ce que nous souhaitions de posseder: gout de l'action, desir du reve... Et dans cette lente reprise de nous-memes que nous accomplissions, nous exaltions cette vie deja si pleine, si riche de temoignages, qui nous faisait oublier la laideur et les miseres ou nous nous agitions, pour nous decouvrir les vertus qui seules donnent du prix a l'existence. Lorsque Psichari nous revenait des continents perdus, les yeux laves par les horizons libres de l'Afrique, c'est a ce solitaire que nous demandions le mot de nos destinees, c'est lui que nous interrogeons sur nous-memes, c'est de cet exile que nous attendions les paroles qui elevent et qui fortifient. C'est ainsi qu'il nous avait restitue le sens des vertus et de la gloire des armes[4]. Nous devions a son exemple une certaine tension de l'ame qui nous avait aides a rejeter les piperies d'un enseignement meurtrier. Mais, sous cette fièvre de l'action, nous sentions que se debattait une plus grande misere, ce mal inconnu qui nous laissait desespares devant la vie, ce desir eperdu que la verite et la purete ne fussent point que de vains mots.

N'etait-il pas notre frere, celui-la qui se montre, a vingt ans,"sans defense contre le mal, sans protection contre les sophismes, errant sans conviction dans les jardins empoisonnes du vice, mais en malade et poursuivi par d'obscurs remords, charge de l'affreuse derision d'une vie engagee dans le desordre des sentiments et des pensees". Quelle mysterieuse preference nous faisait lever les yeux sur ce jeune homme qui suivait pourtant une route oblique? Celui qui avait une fois rencontre son regard, "ce regard pur, allant droit devant soi, ce regard de toute clarte", celui-la decouvrait qu'Ernest Psichari avait une ame et qu'il "etait ne pour croire et pour esperer, qu'il avait une ame qui n'etait pas faite pour le doute, ni pour le blaspheme, ni pour la colere". Nous sentions qu'il ne se plaisait point comme tant d'autres a son mal. Il ne disait point: "Je suis perverti, mais qu'y faire?" Tout etait en lui d'une telle ardeur, d'une telle violence droite, qu'un jour viendrait ou cette passion se porterait vers l'unique objet de toute recherche et qu'elle voudrait la force, la noblesse et la

candeur avec une pareille exigence, avec un semblable emportement. Nous devinions dans quelles erreurs sa jeunesse avait sejourne, mais tout nous avertissait qu'il n'etait pas fait pour le sacrilege: chaque etape etait utile a son coeur.

LA VOIX QUI NOUS INVITE A LA PENITENCE SE PLAIT A SE FAIRE ENTENDRE DANS LE DESERT.—BOSSUET. JE L'ATTIRERAI A LA SOLITUDE ET JE PARLERAI A SON COEUR—OSEE, II, 14.

Parce qu'il savait deja que “de grandes choses se font par l'Afrique, qu'il pouvait tout exiger d'elle et tout par elle exiger de lui”, Ernest Psichari partit pour la Mauritanie au debut de 1910. C'est sur les routes du desert ou, jadis, fuyant les tristesses du monde, il avait verse son sang le meilleur d'adolescent qu'il retournait pour monter, cette fois, vers de plus pures grandeurs[5].

Notre imagination, seduite par tant d'heroisme juvenile et par cette grace belliqueuse, le suivait a travers les larges horizons de l'Adrar. Il nous ecrivait: “C'est un des derniers pays ou l'on fasse encore oeuvre de soldat, ou l'on vive militairement.... C'est une terre toute chaude encore du sang francais.” Et nous apprenions qu'au sud de Tichitt, dans les dunes d'Aouker, il avait, avec ses meharistes, glorieusement capture une bande de dissidents maures[6]. Mais bien peu eussent devine que c'etait pousse par un obscur desir de pardon, pour remonter a sa source, pour se racheter de bien des miseres, pour retrouver la verite non posee, mais desiree, qu'il s'etait enfonce dans les solitudes sahariennes et que la vie d'action intense de ce heros n'etait qu'une maniere de “vie purgative” que Dieu imposait a une ame qu'il s'etait reservee.

A l'exemple des Saints, voici un homme qui fuit le tumulte des hommes pour devenir attentif a son ame. La nature saharienne extremement epuree, debarrassee de toute surcharge, vetue de recueillement et de silence, va agir en quelque sorte sur lui a la facon d'un cloitre. Ici les facilites, les expedients, toutes les complaisances du monde ne jouent plus, mais repugnent et decoivent. Seul dans le grand vent des plaines, au bout de la terre, au bout de la vie, “la ou les soucis sont hauts, la ou l'on marche tout aupres de l'eternite”, il va apprendre un autre langage. C'est que la, suivant les paroles du Docteur, “on apprend a dire non, a dire je ne puis plus, a payer le monde de negatives seches et vigoureuses. On ne veut plus plaire, on se deplait a soi-meme...” L'homme n'a plus que Dieu pour s'affliger en sa presence, pour lui dire du fond de son coeur: “Seul et invisible temoin de mes sanglots et de mes regrets, ah! eoutez la voix de mes larmes.” De ce combat spirituel, “aussi brutal que la bataille d'hommes”, et qui se joua parmi ses risques sur un coin perdu de l'Afrique, Psichari nous a laisse le recit dans ce *Voyage du Centurion* qu'on vient pieusement de nous decouvrir[7]. Ce livre, marque de l'inspiration divine et dont la redaction “n'aura ete qu'une longue priere” indefiniment reprise, c'est lui qu'il nous faut interroger [a] pour connaitre les longues preparations de l'oeuvre de Dieu dans un coeur qu'il devait bientot habiter. De l'aveu d'Ernest Psichari lui-meme, le *Voyage du Centurion* pretend montrer comment la Grace, dans la vie frugale et saine des brousses sahariennes, prepare ses propres voies. “Le desert, ecrivait-il a M. Trogan, le desert est une terre benie. Notre-Seigneur y est alle; des centaines de religieux y ont conquis la saintete. Je voudrais dire que les Thebaides existent encore et qu'il ne manque que d'ames attentives pour y recueillir la voix de Dieu.—Ces etudes, ecrites pour la plupart en Mauritanie, ont, a defaut d'autorite doctrinale, la sincerite d'une confession. Ce sont simplement les pensees d'un homme qui, pendant de longues annees, a passionnement cherche la Verite et qu'il a eu le bonheur, pour quelques pauvres instants de bonne volonte, de la retrouver[8]”.

[Note a: Nous le suivrons continument et, pour retracer cette preparation interieure de la vie chretienne d'Ernest Psichari, nous ne ferons guere que le citer et le paraphraser.

E. Psichari n'avait pas voulu employer la forme autobiographique par un scrupule de veracite. Il pensait qu'il est impossible de percevoir et de noter, avec leur exacte valeur, tous les details de l'action divine qui prepare et accomplit une conversion; et, par un scrupule d'humilite, il lui repugnait de parler de lui-meme.

La vie d'Ernest Psichari

Mais s'il convenait à E. Psichari de se tenir dans l'ombre, c'est, au contraire, un devoir pour nous d'essayer de faire connaître son âme et ce que Dieu a fait en elle, en sorte que, par l'exemple de sa vie, il continue après sa mort l'œuvre d'apostolat à quoi il s'était voué.]

Mais une chose, dès l'abord, nous frappe dans la confession de ce soldat qui, "sous le double airain de la solitude et du silence", marche avec confiance vers son but, c'est qu'avant de songer à son propre salut, avant de s'apitoyer sur sa misère, avant de prier pour lui-même, c'est pour la France qu'il prie, pour la France abandonnée et douloureuse. C'est pour elle que son âme débordante de charité demande grâce, c'est pour la servir plus fidèlement qu'il appelle cette foi dont elle est d'élection le royaume, c'est pour remplir plus exactement son mandat qu'il veut l'ordre de l'Église, cette Église qu'on voit penchée sur la France tout au long de son histoire.

Un jour qu'il était de passage à Port-Etienne, Psichari avait montré à un de ses compagnons—un jeune guerrier de l'Adrar—la magnifique installation de télégraphie sans fil, si inattendue dans ce pauvre bled saharien.

—Tu vois, lui dit-il, en lui montrant l'immense moteur qui ronflait, les Maures sont fous de vouloir résister à des gens aussi riches et aussi puissants que les Français.

Le Maure resta un moment silencieux, puis répondit gravement:

—Oui, vous autres Français, vous avez le Royaume de la Terre, mais nous, Maures, nous avons le Royaume du Ciel[9].”

“Voilà une idée que les Maures ne devraient pas avoir, écrivait alors Psichari à Mgr Jalabert, et c'est un peu nous qui la leur avons donnée.” Et il ajoutait, en envoyant son offrande pour la construction de la cathédrale de Dakar[10]:

“Depuis six ans que j'ai fait connaissance avec les Musulmans d'Afrique, je me suis rendu compte de la folie de certains modernes qui veulent séparer la race française et la religion qui l'a faite ce qu'elle est et d'où vient toute sa grandeur. Auprès de gens aussi portés à la méditation métaphysique que les Musulmans du Sahara, cette erreur peut avoir de funestes conséquences. J'en ai acquis la conviction. Nous ne paraîtrons grands auprès d'eux qu'autant qu'ils connaîtront la grandeur de notre religion. Nous ne nous imposerons à eux qu'autant que la puissance de notre foi s'imposera à leur regard. Certes, nous n'avons plus des âmes de croisés et ce n'est pas à la pensée d'aller combattre l'Infidèle qu'un officier désigné pour le Tchad ou l'Adrar va se rejouer. Pourtant j'ai vu des camarades qui, dans leurs conversations avec les Maures, souriaient des choses divines et faisaient profession d'athéisme. Ils ne se rendaient pas compte de combien ils faisaient reculer notre cause et combien, en abaissant leur religion, ils abaissaient leur race même. Car, pour le Maure, France et Chrétienté ne font qu'un. Ne nous appellent-ils pas “Nazareens” plus volontiers que “Français”? Et c'est une chose étrange que ce soit eux qui viennent sur ce point nous éclairer nous-mêmes et nous donner une leçon.”

C'est qu'à ce vrai soldat, rien ne paraît beau que la fidélité. Et une pensée de très loin vient à lui: “Pourquoi donc, s'il est un soldat de fidélité, pourquoi tant d'abandons qu'il a consentis, tant de reniements dont il est coupable? Pourquoi, s'il déteste le progrès infidèle, rejette-t-il Rome qui est la pierre de toute fidélité? Et s'il regarde l'épée immuable avec amour, pourquoi donc détourne-t-il les yeux de l'immuable Croix? Si absurde est cette infidélité, s'avouait-il à lui-même, que “je n'ose même la confesser devant les Maures et je leur dis: “Nous croyons!...” Ah! oui, ma lâcheté devant eux me fait comprendre combien, malgré moi et à mon insu, Jésus me lie!”

La vie d'Ernest Psichari

Ainsi ce missionnaire n'entendait point n'apporter avec ses armes que les bienfaits d'une race materiellement puissante. La France n'avait point que des routes a frayer, des camps a batir, des villes a construire dans ces terres mauritaniennes ou elle essayait de s'installer par la force. Elle portait avec elle une ame, un principe spirituel et cela meme qui fait son eternite. Pour lui, il n'en doutait point. Aussi bien "il avait la certitude de n'etre pas le veritable heritier de cette dignite francaise qu'il savait desormais etre surtout une dignite chretienne". Il se rendait maintenant compte qu'"il ne pouvait en aucune facon parler pour la France dont il portait le nom jusqu'aux extremités de la terre". "Heureux, s'ecrie-t-il, ceux qui n'ont pas la charge d'etre les envoyes de toute une nation! Heureux ceux qui ne portent pas le poids d'une patrie sur leurs epaules! Lui, il ne connaîtra pas de repos qu'il n'ait retrouve le visage de la terre natale et la signification de son nom beni."

Ainsi peut-on dire que la France deposa dans cette ame le premier desir de Dieu. La premiere priere qui monta sur la bouche de son serviteur, c'est elle qui l'a suscitee. Ce n'est que plus tard que le probleme du salut individuel se posa pour cet homme d'action. La premiere fois que Psichari pense a Dieu, c'est en pensant a l'armee. Pour l'instant il se dit: "Si je sers loyalement l'Eglise et sa fille ainee la France, n'aurai-je pas fait tout mon devoir? Vis-a-vis de l'Eglise, l'indifference n'est pas possible. Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. Et je prends parti de toute mon ame[11]."

Voila ou en etait Ernest Psichari au debut de 1911. Tout en desirant la lumiere surnaturelle de la Grace, tout en la demandant de toutes ses forces, il etait loin encore de la vie et de la verite chretiennes [12]. C'est a peu pres l'etat d'ame que traduisent quelques pages de l' *Appel des armes* qu'il terminait alors, et qu'une critique trop pressee de conclure devait prendre pour un temoignage decisif [13]. Son oeil n'etait pas encore assez fort pour se tourner au dedans de lui-meme: il n'allait que plus tard parvenir a son coeur et il lui fallait attendre et souffrir pour connaître la gloire de Celui qui de Sa Main sanglante devait venir le chercher pour le conduire vers elle.

En France, Ernest Psichari avait laisse un ami qui, lui aussi, avait des l'abord cherche son ame dans la vanite de la pensee humaine, mais a qui la verite, un jour, s'etait donnee par la Grace. Et cette voix fraternelle venait le presser dans sa solitude: "Nous avons prie pour toi du haut de la sainte montagne (la Salette). Il me semble qu'elle pleure sur toi, cette Vierge si belle, et qu'elle te veut. Ne l'ecouteras-tu point?"

Pourtant son esprit ne restait pas inactif. La verite, il la voulait avec violence. Saisi par la noble ivresse de l'intelligence, il demandait, d'abord, "que Jesus-Christ fut vraiment le Verbe incarne, que l'Eglise fut de toute certitude la gardienne infaillible de la Verite, que Marie fut en toute realite la Reine du Ciel". L'impatience de connaître grandissait en lui. Il apercevait bien le bel equilibre de la raison chretienne, mais le secret des choses essentielles demeurait toujours etranger a son coeur. Et il confiait a l'ami qui le secourait de ses prieres l'incertitude ou il se desolait. Des l'abord, il s'empressait de reconnaître:

Tout essai de liberation du catholicisme est une absurdite, puisque, bon gre, mal gre, nous sommes chretiens, et une mechancete, puisque tout ce que nous avons de beau et de grand en nos coeurs nous vient du catholicisme. Nous n'effacerons pas vingt siecles d'histoire, precedes de toute une eternite; et comme la science a ete fondee par des croyants, notre morale, en ce qu'elle a de noble et d'eleve, vient aussi de cette grande et unique source du christianisme, de l'abandon duquel decoule la fausse morale, comme aussi la fausse science.

Mais aussitot il ajoutait:

Avec tout cela, je n'ai pas la foi. Je suis, si je puis dire cette chose absurde, un catholique sans la foi. Je pensais a moi et assez tristement en lisant cette belle page[14]: "Il semble qu'en ce temps la verite soit trop forte pour les ames..." et je me demandais si tu pouvais bien me tenir rigueur de mon impiete. Il me semble pourtant que je deteste les gens que tu detestes et que j'aime ceux que tu aimes et que je ne differe guere de toi qu'en ce que la grace ne m'a pas touche. La grace! Voila le mystere des mysteres. Tu vas me dire de ne pas

tomber dans l'erreur janseniste et que l'homme est libre et qu'il peut par ses oeuvres sinon forcer, du moins provoquer la grace (je ne sais pas si je dis bien). Mais non, je sens qu'arrive au tournant ou je suis, il n'y a plus rien a faire qu'a, attendre. "Abetissez-Vous", me dit Pascal, mais c'est impossible: on ne peut pas plus s'abetir que se donner de l'intelligence. Vais-je lire, apprendre? Mais les disciples d'Emmaues n'ont pas cru apres l'enseignement du Christ. "Deum quem in Scripturae Sanctae expositione non cognoverant, in panis fractione cognoscunt", dit saint Gregoire, dans une phrase qui me fait rever infiniment. Et nullement semblable a l'aveugle qui ne demande pas la guerison, j'appelle a grands cris le Dieu qui ne veut pas venir[15]...

Ainsi son intelligence ne se rebelle point, elle meprise la negation et le doute: elle se fait humble devant la verite; elle participe deja de sa tranquille harmonie et de sa juste mesure. Elle se connait et elle connait Dieu, et cela devant que la grace ait purifie son coeur. Mais il fallait qu'il se brisat par le dedans, ce coeur, pour que le saint amour y fut attire. Quoi de plus touchant que l'humble soumission de cet esprit? Et Dieu pouvait-il tarder a marquer du signe de son election celui que ses seules forces naturelles poussaient a l'aimer d'un tel desir?

Son ame deja avait gagne de la confiance, de l'abandon. Plus tard, évoquant ce passe, il dira [16]: "Alors je ne croyais a rien, je vivais comme un paien et pourtant je sentais l'irresistible invasion de la Grace. Je n'avais pas la foi, mais je savais que je l'aurais." Car Ernest Psichari avait, des lors, entrevu la loi de son progres interieur et les exigences de Dieu lui etaient claires. De toutes ses forces, il aspirait a la perfection. A cette heure, il le savait: il y a une hierarchie entre les ames. "Et d'abord il y a des pensees viles pour les coeurs mauvais. Et puis il y a des pensees belles mais faciles, il y a de pauvres, de miserables satisfactions spirituelles pour ces coeurs qui ignorent profondement le mal, mais ne se nourrissent que de vertus ordinaires." Et ce soldat, consume dans le tourment de Dieu, levant les yeux vers le ciel, s'ecriait du fond de ses tenebres: "Quels sont ceux-ci qui s'avancent portant leurs coeurs au-devant d'eux comme des flambeaux? Ce sont les heroiques, les affames de la vertu, les assoiffes de la justice! Certes ils se sont gardes des chutes grossieres. Mais ils jugent que c'est peu. Ils veulent cette purete essentielle qui est l'entree dans l'intelligence superieure. Car tout est lie dans le systeme interieur de l'homme et la lumiere profonde de ce qui est vrai manquera toujours a qui ne se sera point fait un coeur de cristal."

Ne semble-t-il pas avoir pressenti la mission que Dieu lui reservait, celui qui souffrant encore du "mal horrible de la terre", desirait de monter a Lui par les voies les plus difficiles et qui ne voulait pour modeles de vie que les plus purs, que les plus heroiques, comme elu, presse, designe mysterieusement pour les suivre? Ecoutez l'appel de ce coeur presse par ses sanglots:

"Je sens, dit-il, je sens qu'il y a, par dela les dernieres lumieres de l'horizon, toutes les ames des apotres, des vierges et des martyrs, avec l'innombrable armee des Temoins et des Confesseurs. Tous me font violence, m'enlevent par la force vers le Ciel superieur, et je veux de tout mon coeur leur purete, je veux leur humilite, je veux la chastete qui les ceint et la piete qui les couronne, je veux leur grace et leur force. Je ne m'arreterai pas..."

Et devant cette effusion si brulante, devant ce desir avide de la possession divine, nous nous demandons comme il se le demandait a lui-meme: "N'est-il pas chretien en quelque maniere, cet homme qui desire un certain rejaillissement de l'ame en lui, qui a soif de la vertu surnaturelle, qui desire de vivre avec les anges et non plus avec les betes, qui a la volonte de s'elever, de se spiritualiser sans cesse et dont le coeur est si vaste qu'il deborde les limites de la terre... Et n'appartient-il pas deja au Ciel celui qui en a la mysterieuse preference?"

Pourtant les mots de la liberation n'avaient pas encore retenti. A ce cri pathetique dont le silence du desert avait ete brise: "O mon Dieu, daignez voir cette misere et cette confidence. Ayez pitie de l'homme qui est malade depuis trente ans", nulle voix n'avait repondu. Et le sejour en Mauritanie s'achevait: Psichari allait

La vie d'Ernest Psichari

rentrer en France sans connaître le riche plaisir de la vérité et de sa possession. C'est seulement sur la terre de ses ancêtres que les paroles de remission devaient être prononcées.

SI QUELQU'UN NE PREND PAS SOIN DES SIENS ET PRINCIPALEMENT DE CEUX DE SA MAISON, IL EST PIRE QU'UN INFIDELE—SAINT PAUL

Si l'Afrique avait été le lieu de sa purification et de son attente, Paris réservait à ce soldat d'autres tribulations, par lesquelles Dieu l'éprouverait de définitive façon et lui ferait payer les grâces dont il voulait le combler [b]. Quand nous revîmes Psichari, à la fin de décembre 1912, il nous confia son angoisse, celle-là même dont notre âme était justement tourmentée. Après trois années de séparation, nos cœurs fraternels se retrouvaient, travaillés d'une pareille souffrance. Nous faisons à la vie la même interrogation pressante, décisive, et nous nous refusions à ce que notre destinée n'eût aucun sens. Nous ne pouvions nous passer d'un absolu moral. Nous avons éprouvé la vanité des doctrines et des belles idées que nos professeurs nous avaient servies à profusion. "Nous cherchions un maître, un maître de vérité", et pour cela, nous étions prêts à changer nos existences, mais non pas pour un système quel qu'il fut ... Par quelle correspondance vraiment divine, ce jeune officier qui revenait de l'Adrar, tout frémissant d'action et revêtu de gloire guerrière, nous confiait-il ce même besoin que nous renoncions à satisfaire dans la raison dépravée des modernes? Tous les deux, sans confesser la foi catholique, nous apercevions déjà, dans la beauté de l'Eglise, l'éclat de la beauté éternelle. Nous savions qu'il n'y avait qu'elle qui pourrait nous donner la certitude, que rien, dans la vaste et charnelle futilité du temps présent, ne nous la procurerait. Nous savions que l'Eglise seule était capable de nous refaire. Notre intelligence n'avait rien à opposer à ses dogmes, bien plus, nous étions persuadés que la seule vérité était la vérité. Nous savions tout cela et pourtant nous ne croyions point, nous demeurions indécis devant le seuil de la maison de Dieu, nous hésitions devant l'affirmation qui est la gloire de l'Eglise. Et tous deux, nous nous déclarions, cette chose dérisoire, des catholiques sans la grâce. Tel est l'aveu qu'au début de 1913, Ernest Psichari faisait anxieusement à l'ami qui, plus avancé que nous-mêmes dans la foi et dans la vraie science, l'avait assisté par la prière et qui allait le presser, dans cet instant décisif, de se laisser informer "par l'esprit ecclésiastique, qui est le Saint-Esprit".

[Note b: Ici, nous cessons de suivre le *Voyage du Centurion*, qui, riche d'éclaircissements sur la préparation de la conversion d'Ernest Psichari, s'arrête au seuil de cette étape décisive, et nous reprenons nos souvenirs personnels, aide de sa correspondance inédite.]

Nous avons vu, par ses méditations africaines, à quelle haute ferveur Ernest Psichari avait déjà pu s'élever, et de quelle charité sa contemplation était empreinte. Maintenant, il lui fallait s'établir dans les régions de la prière, accomplir les actes qui engagent et qui libèrent.

Nous voici au point culminant de ce débat où l'enjeu est une âme. Moment unique dont tout le passé ne fut que la préparation secrète et où va naître un homme nouveau qui portera témoignage pour ses ancêtres et pour lui-même de la fidélité reconquise. Dans la dureté du temps présent, parmi les oublis, les reniements et les blasphèmes, dans la plus grande détresse des foyers, la voix du Seigneur a nouveau se fait entendre: "Race incrédule et dépravée, amenez ici votre fils!" Paroles d'indignation légitime dont cet enfant meurtri ne sait comprendre que la tendresse incomparable ... Prodiges de la charité qui doucement le ramène vers la maison de son âme ...

Des l'abord, ce fut pour Ernest Psichari une grande consolation d'apprendre qu'il n'était pas exclu de l'Eglise depuis sa naissance et que le baptême de rite grec qu'il avait reçu était valable.

Mais il se préoccupait de l'impression que sa conversion éventuelle pourrait causer à sa mère. Que de troubles, que d'incertitudes, que d'hésitations encore à l'aube d'une journée qui allait être si belle! Comme il s'afflige, l'inquiet jeune homme:

La vie d'Ernest Psichari

Il me semble, écrit-il au confident de son ame, il me semble impossible que je continue bien longtemps encore a regarder cette adorable pensee chretienne en etranger, et je me dis qu'apres avoir ete aussi delaisse et avoir ete prive de tant de sacrements, il ne faut pas s'etonner que la pente soit si dure a monter... Ce qui me desespera, c'est cette vie de Paris ou le recueillement est impossible. J'etais infiniment plus pres du but en Mauritanie. Mais quel malheur si je repartais la-bas, sans savoir les prieres qui m'ont tant manque pendant ces dernieres annees. Je crois que si j'etais dans le desert en ce moment mon ignorance me serait positivement insupportable. Et c'est ce qui fait que j'ai tant de hate de voir enfin la vraie Lumiere. Mes lectures [17] sont fievreuses, desordonnees et je n'en tire pas tout le prix que je devrais. Tous les jours, je me jette sur un livre nouveau, voulant rattraper tout le temps perdu et m'enlisant davantage. Je sais bien maintenant que la priere est ce qu'il y a de mieux, puisque je la commence toujours sans gout et que je ne manque jamais de l'achever dans la joie et la serenite. Quelle lointaine puissance ont donc ces mots pour agir ainsi sur le coeur le plus dur et le plus ferme[18]?

Dieu, qui est "la nourriture des grands", n'allait plus longtemps se refuser a ce coeur affame. La grace allait achever sur la terre de France l'oeuvre qu'elle avait commencee et menee si loin dans le desert, ne faisant intervenir qu'au dernier moment,—une fois la preparation du coeur terminee par Dieu seul,—des instruments humains. Psichari n'avait plus qu'a demander a etre recu dans l'Eglise. Sur ces heures decisives, nous possedons un document unique, le journal ou une amie fraternelle prit soin de noter les principaux moments de la conversion d'Ernest Psichari. C'est ici le temoignage le plus direct: penchons-nous sur ces feuillets debordants de pieté et d'amour.

18 janvier 1913.—J... voit Ernest: il a le langage d'un chretien.

21.—J... a vu Ernest qui lui a dit qu'il demanderait peut-etre bientot a voir un pretre.

23.—Visite d'Ernest: il nous parait trouble. Dimanche, il doit aller a la messe avec J... a la cathedrale[19]; il se fait expliquer la lecture de la messe.

Dimanche 26.—Ernest et J... vont ensemble a la grand'messe; ils reviennent grandement emus tous deux. Ernest dit a J... qu'a l'Eglise il se sent comme chez lui. J..., en effet, a admire son aisance et sa pieté. Il dit aussi: "La confession, c'est un peu difficile, et surtout... le ferme propos." Deja, il prie beaucoup et surtout la sainte Vierge. Il est visible que c'est la foi de son baptême qui se reveille et agit. Spontanement, il se decide a aller tous les dimanches a la grand'messe. Le Pere Clerissac[20] doit arriver dans huit jours.

Dimanche 2 fevrier.—Ernest et J... assistent a la messe rue d'Ulm. Ernest est absorbe, peu communicatif. J... revient inquiet.

3 fevrier.—J... arrive avec Ernest vers 11 heures. Le Pere Clerissac vers midi. Nous sentons qu'ils se plaisent et se conviennent. Ernest est si simple, si franc, devant le Pere... Dejeuner plein d'emotion. Apres le déjeuner, le Pere emmene Ernest au parc. Leur absence dure deux heures pendant lesquelles nous ne cessons de prier. Tout va se décider. Enfin ils reviennent; et le Pere nous expose le programme arrete qui nous remplit de joie: demain confession, puis confirmation, le plus tot possible, et dimanche premiere communion; puis pelerinage d'action de graces a Chartres.

Ernest a absolument conquis le Pere qui n'a trouve en lui aucune resistance, "une ame sans un pli, toute pleine de foi."

Mardi 4 fevrier.—Le Pere et Ernest arrivent vers 4 heures. Notre petite chapelle est toute pree; les cierges sont allumes, deux beaux cierges intacts, benis dimanche. Agenouille devant la statue de Notre-Dame de la Salette, d'une voix forte—quoique tres emu—Ernest Psichari lit la profession de foi de Pie IV et celle de Pie X. Le Pere est debout, comme un temoin devant Dieu. J... et moi ecoutons a genoux, tremblants d'emotion.

La vie d'Ernest Psichari

Après cette lecture, nous sortons et la confession commence. Pendant qu'elle dure, nous ne cessons de prier.

Enfin, on nous appelle. Nous trouvons Ernest tout transformé, rayonnant de joie. C'est une heure de béatitude pour tous.—“Vous voyez, nous dit le Père, un homme tout à Dieu”... Et qui est heureux, disons-nous. “Oh! oui, je suis heureux,” s'écrie Ernest, et il n'est pas difficile de le croire.—On sent déjà entre le Père et Ernest une amitié tendre et profonde, sur laquelle Ernest s'appuie avec joie.

Après le départ d'Ernest, le Père nous dit son admiration pour la bonté de Dieu, sa joie de la réparation qui lui est faite, son amour pour cette âme qui n'a pas résisté à Dieu qui est toute loyale et simple.

Mercredi des Cendres, 5 février.—Le Père avec Ernest assistent à la bénédiction des Cendres à la grand-messe pontificale. Ils voient Mgr Gibier et fixent au samedi 8 février la date de la confirmation. Ernest a un air touchant, heureux, tout pénétré de la pensée de Dieu.

Jeudi 6 février.—Nous voyons Ernest avec le Père. Ernest sent déjà qu'on le dira subjugué, suggestionné par quelqu'un. Cela lui paraît bien vil. “Je sentais toujours, dit-il, que si je venais à la foi, ce serait par une action surnaturelle; et comment une influence quelconque pourrait-elle vous faire croire les dogmes catholiques et procurer cette illumination?”

Ernest doit prendre le nom de Paul à la confirmation, en réparation des outrages de Renan à saint Paul.

Mardi 7 février.—Le Père a vu Ernest à Paris. Ernest le ravit par sa droiture et l'ouverture entière de son âme à la foi. Il ne cesse et nous ne cessons de dire avec lui: “Que Dieu est bon et que tout cela est beau!”

Le samedi 8 février, Ernest Psichari fut confirmé par Mgr Gibier, dans la chapelle du petit séminaire de Grandchamp. D'une voix tremblante d'ardeur contenue, il recita le *Credo*, dont il scandait une à une les syllabes latines. Après la confirmation, l'évêque de Versailles lui demanda son âge. “Vingt-neuf ans! Beaucoup de temps perdu”, répondit notre ami. Et s'inclinant filialement sous la bénédiction du prélat, il lui dit pour exprimer le drame qui venait de se jouer entre Dieu et lui: “Monseigneur, il me semble que j'ai une autre âme[21]”. Le lendemain, Ernest Psichari fit sa première communion à la Chapelle des Soeurs de la Sainte Enfance: puis il partit pour Chartres en pèlerinage. À son retour, il confiait au P. Clerissac: “Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera.”

Tous ceux qui furent alors les témoins de ces événements admirables, tous ont été frappés de la joie qui soudain l'habita. Désormais, E. Psichari vécut en joie: joie libre, fruit de l'amour, de l'amour qui connaît et épouse son objet, et qui trahit tout ce qu'il y a de véritable charité dans une âme. Tout de suite, il posséda cette gaieté du cœur qu'apporte le salut. Dans les yeux, notre frère avait quelque chose de lumineux, de confiant, de tendre, qui décelait l'état de grande liberté intérieure et, comme on l'a noté déjà, d’“innocence enfantine” ou il vivait et qui faisait pressentir les grands desseins à quoi Dieu le prédestinait.

Une chose aussi nous causait de l'étonnement: il semblait qu'Ernest Psichari fut entré dans la vie chrétienne de plain-pied, sans préparation, sans apprentissage, sans transition, comme s'il eût été catholique depuis toujours. Cette âme, hier encore ignorante des communications de la sagesse divine, semblait en être soudain remplie et sans intermédiaires. Il savait tout sans avoir rien appris: il inventait ses prières et elles se trouvaient être celles-là même que l'Église avait répandues sur les âges. Et dans l'ivresse des retrouvailles, il s'écriait: “Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer!”

Ce qui frappe, en effet, c'est la plénitude de vie surnaturelle qui surgit en lui. Tout de suite, il s'était tourné vers le Christ et c'est de lui qu'il attendait la vérité et le bonheur. Chaque jour, il communiait et tendait vers la Croix toutes ses puissances[22].

C'est une decouverte adorable, ecrivait-il au P. Clerissac[23], que celle que je fais en ce moment, c'est une douce et cruelle reconnaissance et il n'est point d'office ou je ne verse d'abondantes larmes devant le Maitre que j'ai si longtemps crucifie, que la France elle-meme crucifie a toute heure. Et encore: J'ai pu m'approcher tous les matins de la Sainte Table et je l'ai fait avec courage, comptant sur la misericorde de Notre-Seigneur, pour me pardonner les faiblesses qui me rendent si indigne de recevoir son corps et m'en remettant entierement a elle en toute chose... Je crois bien que c'est lorsqu'on est le plus abattu que l'on doit desirer avec le plus d'amour l'Eucharistie et, quant a moi, c'est a ces heures-la que je me tourne avec le plus de confiance vers le Maitre a qui je suis desormais[24].

Nul ne fut plus que Psichari un homme de priere; nul n'en eut davantage le don. Ses travaux d'ecrivain, son metier de soldat, tout lui etait pretexte d'elevation vers Dieu. Il faut l'avoir vu prier, avoir suivi avec lui le mouvement de la liturgie pour savoir quels etaient l'amour et la force de ses oraisons. Chaque jour, il disait l'office de la Vierge jusqu'au dernier capitule; pas une rubrique qu'il n'ait longuement meditee: il avait meme compose pour le Rosaire une suite de proses. Ces elevations, il les commencait dans les larmes, tant la douleur le poignait de ses fautes passees, tant il sentait en lui-meme de ruines et de tenebres, de revoltes et de luttes. Et de chacune d'elles montait cette pensee: "Que puis-je faire pour l'Eglise qui m'a accueilli au plus fort de ma detresse? Jesus, Marie, je vous supplie de m'eclairer, de me donner la force d'etre sans partage au pied de la Croix, uniquement attentif a vos ordres[25]." Et l'oraison s'achevait dans la joie, sous le desir enflamme qu'y repandait l'esperance eternelle. Ainsi, la priere semblait a Psichari le devoir premier, bien plus, "la position normale de la creature qui veut se tenir a sa place sous son Createur". Etre a sa place, se tenir a sa place, voila le grand souci de ce soldat chretien.

Mais il savait aussi que la place ou la Providence l'avait mis sur la terre etait un poste ou il devait etre un exemple, ou les privileges recus imposent de lourdes obligations, et il sentait jusqu'au fond de lui-meme combien l'engageaient les dons magnifiques qu'elle lui avait reserves. D'ou l'impatience que nous lui vimes de rendre graces pour tout ce que Dieu lui avait offert. Au reste, nul etre n'aimait autant a se donner: car, plus encore que la foi de Pierre, c'etait l'amour de Jean qui habitait son coeur.

Et ici, nous penetrons le secret essentiel de cette ame choisie, la volonte profonde qui dirigea sa destinee, ce qui donne soudain tout son sens et son sublime au drame interieur que nous resumons. Voila le point ou cette vie se transfigure et prend quelque chose de saint: vingt-neuf annees douloureuses n'avaient ete souffertes que pour aboutir a cette vocation.

Des qu'il connut par lui-meme les joies de la Lumiere, Ernest Psichari n'eut qu'une pensee: donner sa vie pour reparer l'offense que son grand-pere avait faite a Dieu. Pour cette oeuvre de reparation, il s'etait promis de se consacrer au Seigneur. Il voulait dire la messe, cette messe jadis abandonnee, il voulait se courber devant ce tabernacle delaisse pour les parvis humains, avoir part a ce Calice, etre pretre a tout jamais, reprendre la place, le precepte et le mandat qu'un des siens avait deserte... Et peut-etre, et surtout soulager les peines sous lesquelles ce pere de sa chair s'affligeait, hater sa delivrance, lui sacrifier son coeur filial, pour qu'il vit enfin ce Dieu qui avait ete le Dieu de leurs peres.

Parmi les hommes, Ernest Psichari rejeta ouvertement les doctrines, les erreurs de Renan; il detesta son oeuvre et sa vie enseignante. Cela n'est un scandale que pour des esprits sans piete veritable. Qu'un fils se desole a l'idee que l'ame de son pere soit perdue pour une autre vie, qu'il connaitra des delices qui lui sont refusees; et, que ce fils mette toute son ardeur a reparer ses torts jusqu'au don absolu de soi, jusqu'a l'holocauste de son ame, et qu'il place son espoir dans la misericorde de la Bonte Infinie, quoi de plus touchant? Nous atteignons ici le point le plus haut de l'amour. C'est le sang de son coeur que ce jeune homme offre pour reconcilier a Dieu celui qui l'engendra. Quel aieul fut jamais pleure de telles larmes! Jamais l'affection filiale ne porta un plus parfait temoignage, jamais la charite ne fut plus magnanime qu'en cette ame de fils; jamais l'esperance ne s'y maintint d'une plus fervente tendresse.

Il faut avoir vu la joie d'E. Psichari lorsqu'un religieux lui assura, un jour, que l'ame de Renan, au moment de paraître devant Dieu, avait peut-être été allégée de ses fautes par la prière de quelque carmelite, par les larmes de quelque contemplatif très humble...

Et l'on avait ajouté: "Qui vous dit que votre grand-père n'est pas sauvé? Dieu seul est capable de juger les consciences. Nul d'entre nous n'a le droit de mettre des limites à la miséricorde du Père céleste. Qui sait si, mystérieusement, en vertu d'une grâce cachée, Renan ne s'est pas reconcilié avec le Maître de ses premières années? Qui sait même, si ce n'est pas lui qui vous suscite aujourd'hui pour réparer les dommages qu'il a pu faire aux âmes[26]?"

Ah! de quelle reconnaissance il embrassait la foi qui permettait un tel espoir... Pour lui, fils de la fidélité, il n'aurait cessé qu'il n'ait donné son être pour que le père prodigue ne fut point banni de la maison de tous ses desirs[27]!

Aussi peut-on assurer qu'Ernest Psichari songeait à se détourner de la voie large du monde pour s'engager dans l'étroit sentier de la perfection. La composition de son cœur, son amour de l'obéissance qu'il tenait d'un esprit tout ensemble militaire et très humble, tout l'y prédestinait. Devant le glaive de l'esprit, devant le glaive de la parole de Dieu, ce soldat tombait à genoux. Le Christ était son chef: il attendait ses ordres. Mais là encore la Providence réservait à Ernest Psichari une suite de grandes épreuves et de poignantes incertitudes, qu'il allait subir d'une âme pleine de paix et d'abandon.

J'attends, écrivait-il, le 16 mars 1914, au P. Clerissac, j'attends simplement que le Seigneur me dise, s'il m'en juge digne: "Lève-toi et viens..." Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse; j'ai peur, je ne me sens pas prêt, mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre et j'entends clairement cette voix intérieure qui me dit l'adorable parole toujours présente: "Alius te cinget et ducet quo tu non vis." Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite et non la mienne.

Des l'abord, Ernest Psichari ne douta point qu'il ne dut être quelque jour le serviteur de cet ordre de Saint-Dominique, auquel il appartenait déjà de toute son âme et dont la "règle joyeuse" lui convenait si bien[28]. Il y avait, en effet, chez ce militaire, une volonté d'apostolat qui l'empêchait d'être purement contemplatif. Dans le premier moment de sa conversion, il avait commencé par réciter l'office bénédictin. "Non, je ne puis continuer, nous avouait-il, je sens que je suis dominicain." Enfin, c'était un fils de saint Dominique qui l'avait confessé, puis qui l'avait reçu dans le Tiers-Ordre, en septembre 1913, au couvent de Rijckholt, en Hollande. De toute certitude, il pensait qu'il devait à l'intercession de saint Dominique "ce renouvellement de son âme[29]".

Aussi bien, quand il voulut entreprendre le récit des choses admirables que le Saint-Esprit avait accomplies dans son cœur, c'est saint Dominique qu'il invoque pour obtenir le véritable esprit de l'Ordre:

Oui, mon ambition est haute, écrivait-il le 30 janvier 1914 à propos du Voyage du Centurion, bien haute pour un ouvrier de la onzième heure qui sans doute devrait se borner à l'humble étude des maîtres. Mais je ne sais quelle force me pousse: il me semble qu'il reste à faire, dans le domaine de la pure littérature, un livre vraiment dominicain, autant que ce livre peut être écrit par un laïc et un écrivain. Pourquoi n'écrirais-je pas ce livre? Le dernier, le plus infime des serviteurs de saint Dominique ne peut-il pas, par une prière continue, obtenir cet esprit de foi et de vérité, et surtout ce véritable esprit d'apostolat qui fait considérer, à chaque phrase que l'on écrit, l'utilité spirituelle plutôt que la vaine beauté de l'art?[30]

Mais d'autres soucis allaient traverser cette vie et la détourner pour un instant des hautes préoccupations qui l'agitaient. Son congé achevé, Ernest Psichari avait dû rejoindre son régiment à Cherbourg. Nul ne mettait à son métier plus de ferveur. Entre tous les devoirs du chrétien, c'est le devoir d'état que ce soldat était porté d'instinct à placer le plus haut. Il sentait avec exactitude les lourdes responsabilités qui pesent sur le plus

La vie d'Ernest Psichari

humble des chefs: il s'y consacrait avec amour. C'est plein d'allegresse qu'il reprit, en juin 1913, le chemin du quartier et qu'il revit ses hommes, ses chevaux, ses canons. Mais, pouvait-il l'oublier, c'était un être nouveau qui revenait parmi les siens. Il ne devait pas s'y sentir étranger. Les régiments, à leur manière, ne sont-ils pas "des couvents d'hommes"? "Même habitude de se donner corps et âme, remarque Vigny qui le premier nota la ressemblance, même besoin de se devouer; pareils usages de gravité, de retenue et de silence." Ernest Psichari allait pouvoir y vivre sa double vie de militaire et de chrétien.

J'ai retrouvé à Cherbourg, écrivait-il au P. Clerissac, le milieu sain et reconfortant que j'avais quitté, il y a plus de trois ans, et revu avec joie mes camarades. Ils suivent une belle route bien droite, bien tracée. Ils sont loin de bien des compromissions de l'époque. C'est un grand malheur qu'ils soient aussi loin de la vie de la Grâce. Beaucoup d'entre eux, la plupart, seraient presque de la mériter, s'ils avaient seulement quelques mouvements de bonne volonté. Que notre Divin Maître daigne les éclairer: qu'il me donne aussi la force de montrer le bon exemple, de faire un peu de bien à ces braves gens[31].

Charge de service et d'occupations de toutes sortes, Psichari se sentit privé de bien des secours. Il se rappelait avec une triste émotion le temps où il pouvait, chaque matin, s'approcher de la Sainte Table et dire tout entier le *Diurnal*: "Il me faut faire une bien petite place au Bon Dieu, s'écriait-il. Je lui offre du moins tout mon cœur, mes actions et mes pensées, faisant confiance pour le reste à sa divine miséricorde[32]."

Pourtant son zèle ne restait pas inactif. Dès son arrivée à Cherbourg, Ernest Psichari avait rendu visite au curé de cette paroisse qui porte le nom très doux de Notre-Dame-du-Voeu et lui avait demandé de faire partie de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Pour lui, dès l'aube, il montait à cheval, se rendait au quartier, faisait l'instruction des brigadiers sur le tir du 75; puis le soir, dans sa chambre, devant *l'Annonciation* de Memling, près de la bibliothèque où il avait réuni les *Méditations* et les *Elevations* de Bossuet, les *Confessions*, les œuvres de saint Jean de la Croix, de sainte Catherine de Sienne et de sainte Mechtilde, il travaillait et il priait. L'écrivain notait, pour nous autres, les mouvements de son cœur sous le doux envahissement de la Lumière; et, à travers les antiennes et les repons de son office, le tertiaire de saint Dominique appelait sur la France et sur son armée quelques-unes des faveurs dont il se sentait indigne.

Psichari goûtait alors une quiétude sans mélange: le bonheur rayonnait dans son être. Parfois, il se demandait: "Que dois-je faire et qu'est-ce que le Bon Dieu veut au juste de moi[33]?" Et tranquille, il se répondait à lui-même: "Je l'ignore, mais c'est dans une grande paix et un vrai calme que j'attends la manifestation de sa volonté. L'exact discernement et la vraie force ne seront pas refusés, j'en ai une ferme confiance, pour mon humble prière."

À l'automne de 1913, Psichari partit pour les manœuvres du Sud-Ouest. Un jour où son régiment se trouvait au repos, il fit pour un patronage une conférence sur l'Eucharistie et la fréquente communion. Quel ne fut pas son étonnement de reconnaître parmi ses auditeurs quelques-uns des canonnières de sa batterie!

Au reste, beaucoup de consolation et beaucoup de joie lui devaient venir de ce voyage à travers la France. À son retour à Cherbourg, il écrivait à un prêtre[34] qu'il avait rencontré au hasard d'un cantonnement:

Comment ne pas voir que cette terre est bénie entre toutes, qu'elle est et restera toujours la terre de l'humble fidélité et que c'est elle qui portera toujours la plus riche moisson?... J'admire toute cette grâce qui rayonne à travers la terre de France, j'admire qu'après tant d'efforts, après tant de persécutions, la petite lampe vacille encore au fond du temple et qu'elle suffise encore à éclairer le monde.

Une chose surtout l'avait fortifiée parmi celles qu'il avait vues: la piété de nos prêtres:

Il faudra, écrit-il, il faudra que je dise, si Dieu m'en donne la force, que notre clergé est admirable, qu'il est pénétré des plus mâles vertus chrétiennes, qu'il est plus grand peut-être qu'il n'a jamais été. Au village

comme a la ville, le presbytere est le seul endroit ou se refuge l'intelligence,—car je n'appelle pas de ce nom la pauvre intelligence depravee des intellectuels,—le seul ou il y ait vraiment de la vie, le seul ou l'on soit assure de trouver toujours non seulement des hommes de coeur, mais des hommes ayant la plus fine comprehension de toutes choses, le sens le plus droit, la raison la plus deliee. On dit qu'il n'y a plus de saints aujourd'hui. Ah! si l'Eglise le permettait, je dirais bien qu'il y en a et ou ils sont.

Et ces reflexions, par une pente naturelle, le ramenaient a lui-même, a l'atroce destinee de celui qui appartenait a ce clerge admirable, et qui eut du etre le bon pretre d'une paroisse francaise. Il se sentait a nouveau travaille du desir de reparation qui grandissait en son coeur, et j'imagine que c'était la le sujet de ses entretiens a Cherbourg, avec un fidele ami, cet abbe Bailleul[35] qu'il interrogeait sur son propre avenir. Aussi était-il dispose a ecouter avec bienveillance celui qui voyant en lui des marques de vocation certaine, lui parla un jour du sacerdoce. Est-ce a dire que son ame cessait d'entendre l'appel de saint Dominique? Non point; mais la longueur des etudes theologiques l'effrayait, et surtout la peine que sa decision causerait a sa mere et l'obligation ou il serait de vivre loin d'elle, car il l'aimait et l'admirait entre toutes. Enfin, *il etait presse de dire la messe*—toujours le meme desir sublime de reprendre la place abandonnee. Et voici qu'on lui disait: “Votre devoir est avant tout le sacerdoce. Dieu vous veut, provisoirement du moins, parmi les pretres seculiers.” Dans sa ferveur filiale, Ernest Psichari recut ce conseil avec un debordement de joie: Oui, etre un simple cure de campagne, comme son grand-pere l'eut ete, vivre dans quelque presbytere tres simple de basse Bretagne, retourner fidelement, minutieusement, sur les voies abandonnees et, d'abord, mettre les pas dans les pas, retrouver la vocation exacte, aller au seminaire...

C'est ainsi qu'au printemps de 1914, Ernest Psichari fit visite au superieur du grand seminaire d'Issy. Le parc et la chapelle etaient intacts et tels que Renan les decrit en ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Il retrouva la froide charmille janseniste du dix-septieme, les longues allees solitaires, et c'est avec une grande emotion qu'il vit ces endroits memes ou son “malheureux grand-pere” avait prie.

Quelques semaines plus tard, M. l'abbe Tanquerey, directeur au grand Seminaire, rencontra le R.P. Janvier et lui dit: “Nous avons recu la visite du petit-fils de Renan... *Il entrera chez vous.*” Il semble bien, en effet, que ce pelerinage a Issy n'ait fait que confirmer Ernest Psichari dans son dessein de se donner a saint Dominique. Toujours est-il que son fremissement interieur ne s'etait pas apaise:

Ce qui me paraît vraiment insupportable, c'est de continuer cette existence d'oubli et de reniement qui est la mienne, ecrivait-il alors[36]. Il faudra pourtant un jour que cela change, car Dieu ne se lassera-t-il pas a la fin de tout donner sans rien recevoir?

Le P. Clerissac, a qui Psichari faisait cet aveu, finit, apres avoir longuement hesite, par acquerir la certitude que la vocation de ce jeune homme etait bien dominicaine. Pour ne rien hater cependant, il fut convenu qu'Ernest Psichari ne s'engagerait pas immediatement et qu'il irait d'abord prendre ses grades en theologie a Rome, au College Angelique, et comme auditeur libre.

NON TOLLIT GOTHUS QUOD CUSTODIT CHRISTUS, SAINT AUGUSTIN

Mais Dieu, lui, savait deja la mission qu'il destinait a son enfant et le sacrifice pour lequel, dans sa pitie pour la France, il reserverait ce soldat, fils de Dominique. Bientot tous les voeux d'Ernest Psichari allaient etre exaucés: Dieu lui donnerait sujet de pretendre, de realiser la double vocation qui partageait son coeur, de s'immoler a la terre de ses peres, de reparer en sauvant. Car le don qu'Ernest Psichari allait offrir pour le service de la Patrie est en meme temps un temoignage rendu a Dieu, un holocauste veritable, “librement consenti et consomme en union avec le sacrifice de l'autel[37]”. Ernest Psichari partit le second jour de la guerre avec le 2e regiment d'artillerie coloniale. En quittant Cherbourg, il dit a l'abbe Bailleul: “Je vais a cette guerre comme a une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de defendre les deux grandes causes a quoi j'ai voue ma vie.”

La vie d'Ernest Psichari

Le 20 aout, il écrit à sa mère[38]: “Nous allons certainement à de grandes victoires et je me repens moins que jamais d'avoir toujours désiré la guerre, qui était nécessaire à l'honneur et à la grandeur de la France. Elle est venue à l'heure et de la manière qu'il fallait. Puisse la Providence ne pas nous abandonner dans cette grande et magnifique aventure[39]!”

Le soir du 22 aout, à Saint-Vincent-Rossignol[40], après être resté douze heures sous un feu épouvantable, Ernest Psichari fut tué net d'une balle à la tempe. Un témoin de sa mort écrit: “Vers six heures, j'aperçus le lieutenant Psichari sous un arbre, près de ses pièces, soutenant le capitaine Cherrier, blessé. Il se dirigea avec lui vers l'ambulance et le laissa à la porte, *pour retourner à sa pièce*. À ce moment les Allemands arrivaient à 30 mètres. Le feu cessait et le lieutenant était assez isolé. Je le vis regarder le demi-cercle que les Allemands formaient autour de lui, se pencher soit sur son canon, soit sur un blessé et tomber mortellement frappé. Il tomba sur le canon et glissa à terre.” Ceux qui l'ont vu plus tard ont été frappés du calme de son visage: autour de ses mains était enroulé son chapelet[41] qu'il avait pu saisir.

À trente ans, ayant tout accompli, Dieu l'appelait à la vie et à la gloire. Ernest Psichari y est entré, suivi d'une héroïque milice de jeunes martyrs qui lui ont fait au Ciel la plus belle cohorte qu'il ait jamais conduite.

NOTES ET DOCUMENTS

[Note 1: Grec par son père et tout ensemble “français, latin, breton”, par sa mère en qui sont unis le sang catholique des Renan et le sang protestant des Scheffer, Ernest Psichari fut, par ses origines et la gloire de sa famille dans le siècle, profondément mêlé aux événements spirituels de notre propre histoire. Restituer l'atmosphère morale ou grandit l'héritier de toutes ces cultures, ce serait du même coup évoquer tout un âge qui se reconnut en Renan comme en celui qui l'avait engendré. Il ne nous appartient point de le faire et nous nous bornerons ici, pour fixer l'imagination, à noter les moments essentiels de la jeunesse d'Ernest Psichari.

Ernest Psichari naquit le 27 septembre 1883. Il fit ses études aux lycées Henri IV et Condorcet. À dix-huit ans, il publiait des vers subtils, à la manière de Verlaine et de Mallarmé qui fut aussi celle d'Ary Renan, son oncle. Par ailleurs, épris de métaphysique, il annotait Spinoza et Bergson.

Après sa licence de philosophie (1902), il partit, en qualité de dispense, accomplir une année de service militaire.

L'armée lui apparut comme la seule activité où demeure cet idéalisme qu'une culture toute sceptique avait failli corrompre. Dès son arrivée à la caserne, il sentit avec une vivacité extraordinaire qu'il était fait pour vivre là, que c'était là sa vocation. Désormais il eut quelque chose où se prendre, un motif d'agir. Il signe, en 1904, son rengagement au 51^e de ligne, à Beauvais. Mais, impatient d'action, le sergent Psichari change d'arme et passe dans l'artillerie coloniale comme simple canonnier. Bien vite, il reçoit les galons de maréchal des logis.

Choisi par le commandant Lenfant, il part en mission pour le Congo. Alors commence la vie héroïque et libre qui réalise tous les rêves de sa jeunesse et donne à son être sa première raison et son premier but.

Auprès d'un chef qu'il aime à la façon d'un père, Psichari va, pendant de longs mois, marcher sous des cieux nouveaux. Ensemble, ils pénètrent la Sangha, parmi les monts sauvages du Yade, vers cette claire Pennde que nul autre, avant eux, n'avait franchie. Il convoie des troupeaux de bœufs, le long des fleuves; il combat, marche des journées, des nuits entières, s'enivre de solitude et d'action.[c]

[Note c: C'est au cours de cette mission au Congo qu'Ernest Psichari recut la médaille militaire (1908).]

La vie d'Ernest Psichari

En 1908, il nous revint plein d'enthousiasme. Et il semblait nous dire, ce marechal des logis, que nous avions connu etudiant en Sorbonne: “Je ne suis plus un jeune bourgeois, occupe des travaux de mon etat; je suis un homme en qui ne demeurent plus que des sentiments frustes et primitifs.” Et nous qui le regardions faire, comme nous enviions deja sa destinee!

Psichari entra alors a l'ecole de Versailles, d'ou il sortit sous-lieutenant en septembre 1909. C'est comme officier qu'il partit, cette fois, pour la Mauritanie: il y devait rester jusqu'en decembre 1912. Voila le moment ou nous avons entrepris de raconter sa vie.]

[Note 2: Lettre a M. Henry Bordeaux, a propos de la *Maison*.]

[Note 3: Lettre a Agathon; Cf. *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui* (1913).

A propos de ce livre, Psichari nous ecrivait: “Il me semble que tous les traits que vous notez doivent nous mener, un jour, a de la gloire guerriere et, pour tout dire, a une revanche dont nous ne devons jamais detourner nos regards.”

Et, dans la reponse que nous citons, relevons encore ces propos: “Ce serait singulierement rabaisser la foi patriotique que de la croire fonction de la barbarie et de l'inculture; ce serait aussi vouloir nous ramener au point de l'Allemagne actuelle ou tout est sacrifie aux entreprises de la vie pratique.—Quoi que nous fassions, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout... Cela est necessaire, quand on songe a la haute mission de la race francaise, a la grande election qui domine toute son histoire...”]

[Note 4: En voici le temoignage. Des 1912, nous avons note ce *veille de l'heroisme* et, invoquant deja l'exemple d'un Psichari, nous ecrivions:

“... L'intellectualisme orgueilleux ou se refugierent nos aines devait les conduire soit au pessimisme, soit au scepticisme. Ils devaient pratiquement aboutir a l'anarchie ideologique, a toutes les confusions morales. L'affaire Dreyfus, voila le bilan de cette generation, et c'est en reflechissant sur le passe qui trouve la son symbole qu'ils ont fait l'aveu de leur desarroi. Parmi la decomposition dreyfusienne, ils ont vu avec effroi que le pacifisme, l'internationalisme etaient la consequence de leurs doctrines et avec une simplicité douloureuse, malgre l'apparente victoire ils nous disent: “Instruisez-vous par notre defaite. Tout notre role aura ete de vous montrer le danger et de vous avertir.”[d]

[Note d: Charles Peguy.]

“Et, o miracle, c'est de ce milieu de l'Affaire que nous vient aujourd'hui la parole la plus hardie qu'ait prononcee jeune homme de notre age. C'est d'une famille ou l'intelligence semblait devoir s'epuiser apres avoir donne ses fleurs les plus rares que part le conseil de vertu et de renouvellement. La lampe d'heroisme qu'on croyait vacillante, c'est le petit-fils de Renan, Ernest Psichari, sous-lieutenant d'artillerie coloniale a Moudjeria (Mauritanie), qui la passe a notre generation.

“Je voudrais que l'on meditat sur l'aventure de ce garcon de vingt-cinq ans qui, abandonnant ses etudes de Sorbonne, partit a deux reprises pour mener une action francaise dans la brousse africaine, pour donner a la France un empire dont M. de Mun a dit “que nulle abdication n'empchera jamais qu'il n'ait ete par elle, et par elle seule, arrache a la barbarie”. Mais je me contenterai de citer quelques pages que le brigadier Psichari redigeait en 1908, au retour de la mission qu'il fit au sud du Tchad, sous les ordres du commandant Lenfant. Ce sont la des paroles qu'il faut que l'on connaisse. Puissent-elles determiner des vocations heroiques! Ecoutez, des l'abord, ce qu'il dit de l'Afrique:

La vie d'Ernest Psichari

“Nous y venons pour faire un peu de bien a ces terres maudites. Mais nous y venons aussi pour nous faire du bien a nous–memes. L’Afrique est un des derniers refuges de l’energie nationale, un des derniers endroits ou nos meilleurs sentiments peuvent encore s’affirmer, ou les dernieres consciences fortes ont l’espoir de trouver un champ a leur activite tendue.” Ce noble pays revela a ce soldat francais les vertus de la guerre: “Nous reviendrons, dit–il, a l’opinion du peuple qui est la guerre. De l’extreme barbarie, nous sommes passes a l’extreme civilisation... Mais qui sait si, par un retour frequent dans l’histoire humaine, nous ne reviendrons pas au point d’ou nous sommes partis? ... Il vient une heure ou la violence n’est plus de l’injustice, mais le jeu naturel d’une ame forte et trempee comme un acier. Il vient une heure ou la bonte meme cesse d’etre feconde et devient amollissante et lache. Alors la guerre n’est plus qu’un indicible poeme de sang et de beaute.”[e]

[Note e: Psichari avait rectifie l’excès d’un tel “bellicisme”. Mais que ces paroles furent exaltantes pour ceux qui avaient, comme nous, grandi dans l’enseignement pacifiste et humanitaire!.]

Et voici ce que lut au fond de lui–meme ce fils d’intellectuels: “Dans ma patrie, on aime la guerre et secretement on la desire. Nous avons toujours fait la guerre. Non pour conquerir une province. Non pour exterminer une nation. Non pour regler un conflit d’interets. Ces causes existaient assurement, mais elles etaient peu de chose. En verite, nous faisons la guerre pour la guerre, sans nulle autre idee, pour l’amour de l’art... Nous la faisons par un naturel besoin de nous depenser et de nous imposer, parce que c’etait notre loi, notre raison secreta, notre foi.”

“Cette foi, ce gout francais de l’heroisme, cet elan qui traverse les pages africaines de Psichari, je l’ai retrouve, cet ete, dans l’ame de maints jeunes hommes; j’ai vu dans leurs yeux briller un secret desir...”

Nous devions, deux annees encore, attendre l’evenement qui emploierait cette passion ...]

5. Charles Peguy, dans l’epitre votive qui termine son *Victor Marie, comte Hugo*, nous montre Psichari dans une teriba de cent metres carres, au milieu du desert, avec ses livres. Sa bibliotheque de campagne, a ce qu’il nous assure, ne comprenait que: les *Pensees* de Pascal, les *Sermons* de Bossuet, le *Reglement d’artillerie de montagne*, la *Table de logarithmes* de Dupuy, et un exemplaire de *Servitude et grandeur militaires* auquel Psichari tenait, “parce qu’il composait l’unique bagage litteraire du sous–lieutenant de cavalerie Violet qui sut si bien mourir a Ksar–Teuchane, en Adrar”; plus, cinq petits livres qui n’etaient autres que des *cahiers* de Peguy lui–meme.

Et, dans ce meme morceau, Peguy cite cette belle lettre de Psichari, datee de Moudjeria:

“Voici une terre qui est parfaitement romantique et triplement romantique: par sa nature, son aspect physique, par le caractere de ses habitants et par l’action que nous y exercons encore. Histoire de brigands, assassinats, combats epiques, pillages, sombres intrigues, tout cela fleurit ici comme dans son terrain naturel. Et tout conspire a cette impression. Les aspects du pays, qui ne sont guere *jolis*, ont cependant une beaute qui leur vient d’un tragique puissant, une beaute sans grace, mais bizarre et monstrueuse comme un decor du second Faust. “Des plaines sans eau de l’Agan, ecrasees de soleil, du montueux Tagant et de ses cirques de rochers noirs, des dunes sans fin de l’Aouker, du noir Assaba, toute vie s’est retiree aujourd’hui et il reste un rude squelette mineral ou errent de pauvres tentes en poil de chameau et des troupeaux nomades. Les Maures de ces contrees desolees sont parmi les plus rudes guerriers qui soient au monde. Ils nous l’ont fait sentir plus d’une fois, et nous le feront encore sentir, vraisemblablement. Cette noble et antique race qui se rattache a l’Orient mystique (il y a ici des “Chiites” que les guerres du premier siecle de l’Islam avaient pourtant rejetees et confines en Perse sur les bords de l’Euphrate) et qui se ramifie vers l’est jusqu’au dela de Tombouctou (les Kounta du Tagant s’echelonnent ainsi jusqu’au nord de la boucle du Niger), presente un echantillon d’humanite extremement evoluee et ou pourtant la simplicite des moeurs est restee grande, ou l’ardeur du sang primitif est restee vierge. Ces gens d’esprit tres cultivee generalement, retors en politique, habiles dans la discussion, et qui, en religion, vont jusqu’au mysticisme le plus ardent (Cheikh el Ghaswani devore en ce moment un traite de

La vie d'Ernest Psichari

mystique arabe sur la “predestination” que lui a prêté le capitaine commandant le Cercle), ces gens, tout en même temps sont des gueux, vivent de guerres et de rapines, sont fiers comme des mendiants, ardents à l'action, braves et ruses. Jeunesse de cœur et vieillesse d'esprit, voilà la caractéristique générale. “C'est dans ce rude pays que nous avons essayé de nous installer par la force de nos armes, et c'est un des derniers où l'on fasse encore œuvre de soldat, où l'on vive militairement. Enfin c'est une terre héroïque, pleine pour nous de nobles souvenirs, encore d'hier, toute chaude encore du sang français.”

[Note 6: C'est à propos de ces affaires de Tichitt, qu'Ernest Psichari nous écrivait d'Amijenjer, le 21 février 1912:

“Notre mois de janvier a été occupé par des opérations intéressantes qui se sont déroulées avec une grande rapidité. Il s'agissait d'aller nous montrer à Tichitt, ksar important situé à 200 kilomètres Est de Fort-Coppolani, et dans lequel nous n'avions pas encore mis les pieds. L'intérêt de cette manifestation était d'occuper un des derniers repaires des dissidents de Mauritanie, et leur hôtellerie ordinaire.

“Le 10 décembre, je procédais—dans un coin étonnant de l'Adrar—à l'arrestation d'un chef, quand je reçus par un courrier rapide l'ordre de me rendre au peloton mehariste du Tagant, mon ancien pays. J'y arrivai à la fin de décembre, presque en même temps que le colonel Patey qui venait prendre le commandement de la reconnaissance sur Tichitt.

“Le 2 janvier, nous étions sur la route de Tichitt, marchant d'ailleurs à toute allure, comme le permettait la légèreté de la troupe: rien que des troupes meharistes et cent hommes à pied.

“Le 10, une partie de la reconnaissance (meharistes de l'Adrar, sous les ordres du capitaine Beugnot), part en avant-garde, fait une marche forcée jusqu'à Tichitt, et y tombe le 13 au matin, sur un paquet de dissidents. Sept, parmi lesquels des chefs importants, sont tués. L'ancien sultan de l'Adrar, Sid Ahmed ould Ahmed Aida, blessé, est fait prisonnier. Gros succès, grand effet moral sur les Maures.

“J'arrivais personnellement à Tichitt le 14, avec le peloton mehariste du Tagant. Le 15, le colonel me donnait le commandement d'un razzi de vingt hommes, avec mission d'aller ramasser des campements dans les dunes du sud de Tichitt. À partir de ce moment, je suis mon maître, et j'en profite pour faire des opérations sinon fructueuses au point de vue général, du moins intéressantes pour moi, parce que je suis en contact avec des marabouts fanatiques que je fais causer.

“Ces mouvements dans les dunes d'Aouker allaient prendre fin quand j'eus le bonheur de tomber sur une bande de dissidents. Je les atteignais, le 21, dans un chaos de rocs très pittoresques, mais rendant le contact très dur. Deux tués et un blessé chez l'ennemi, un tué chez moi, après une journée éreintante, mais honorable.”

C'est, en effet, après cette journée que le lieutenant Ernest Psichari fut cité à l'ordre du jour de l'armée. On trouve un beau récit de ce combat dans *l'Appel des Armes*, pages 309 et suivantes.]

[Note 7: Voir *l'Illustration*, numéro de Noël 1915. Le *Voyage du Centurion* vient de paraître en volume à la librairie Conard, avec une préface de Paul Bourget.]

[Note 8: Lettre à Ed. Trogan, *Le Correspondant*, 25 novembre 1914.]

[Note 9: Lettre inédite à Mgr Jalabert (1911).—Cet épisode est rapporté dans le *Voyage du Centurion*.]

[Note 10: C'est à propos de cette démarche, qu'Ernest Psichari écrivait, en 1914, à M. Charles Maurras qui lui avait envoyé son livre *l'Action française et la religion catholique*:

La vie d'Ernest Psichari

“En 1911, n'ayant pas la foi que donnent seuls les sacrements, j'écrivais a Mgr Jalabert, eveque de Senegambie, en veritable enfant de l'Eglise. Feinte, artifice ou hypocrisie? Nul de ceux qui ont aime l'Eglise avant d'y croire ne le dira.”]

[Note 11: Lettre inedite a M. Maritain (15 juin 1912).]

[Note 12: Lettre a Ed. Trogan (loc. cit.)]

[Note 13: Lettres a Mgr Gibier, publiees par l'eveque de Versailles dans l'article qu'il a consacre a la memoire d'Ernest Psichari (*Le Correspondant*, 25 novembre 1914).

Ernest Psichari, a propos de son *Appel des Armes*, dit de ce “pauvre livre” qu'il date “du temps ou il attendait sans rien faire pour s'en rendre digne la lumiere qui guerit et qui sauve”.

La conversion de Psichari ayant eu lieu pendant que son roman paraissait dans l'*Opinion*, notre ami eut le dessein d'arreter la publication en volume. Apres beaucoup d'hesitation et sur le conseil du P. Clerissac, il consentit a le publier, par un humble souci de verite et pour “montrer les preparations eloignees de l'oeuvre divine dans une ame encore fermee”.]

[Note 14: Cf. Maritain, *La Science moderne et la raison* (Revue de philosophie, 1910).]

[Note 15: Lettre inedite a M. Maritain, datee de Zoug (Mauritanie), 15 juin 1912.]

[Note 16: Lettre inedite au P. Clerissac, 8 fevrier 1914.]

[Note 17: Psichari lisait particulierement alors l'*Action*, de Blondel; et deja la *Vie spirituelle et l'Oraison*, la *Vie de saint Dominique*, le Catechisme des enfants et surtout le Missel dont il fit une veritable etude.]

[Note 18: Lettre inedite a M. Maritain.]

[Note 19: A la cathedrale de Versailles.]

[Note 20: Le P. Clerissac, des Freres precheurs, mort en novembre 1914, quelques jours apres avoir appris la fin d'Ernest Psichari.]

[Note 21: Cf. Mgr Gibier, art. cite.]

[Note 22: Cf. *Le Voyage du Centurion*: “Maxence n'a d'autre raison pour aller a Dieu que Jesus, ni d'autre raison, ni d'autre moyen. Il ne peut avoir aucune certitude en dehors de Jesus. Et il ne peut avoir d'autre acces a Dieu que Jesus, Dieu lui-meme et Homme en meme temps.”]

[Note 23: Lettre inedite au P. Clerissac, mercredi des Cendres, 1913.]

[Note 24: Ernest Psichari ne cessait, dans ses lettres au P. Clerissac, de s'emeveiller des joies de la vie chretienne: “Que sont, ecrit-il le jour de la Sainte-Trinite (1913), que sont les petites miseres du corps a cote de ce rayonnement d'esperance qui nous force de tomber a genoux, des qu'un peu de solitude nous est lailsee? Si tout le monde savait ce qu'est la vie d'un chretien, nous ne verrions plus de ces malheureux qui refusent obstinement le Paradis qui leur est offert. Que ne puis-je leur faire entrevoir et leur montrer mes larmes de joie a chaque fois que je m'approche de mon Dieu!” Et il ajoutait: “Vous m'avez appris, mon bien-aime Pere, qu'il n'y a, comme disait sainte Angele, qu'un livre a lire: la Croix. Puisse-je maintenant l'ecrire, ce meme livre, mais au dedans de moi-meme, pour reparer tant d'annees d'ignorance et meriter les graces qu'il a plu a

Notre Seigneur de m'envoyer.”

Dans l'hiver de 1914, pendant qu'il achevait le *Centurion*, E. Psichari disait à M. Paul Bourget: “C'est un tremblement que d'ecrire en presence de la Tres Sainte Trinite.”]

[Note 25: Ses lettres de ce temps-la sont pleines de pareils scrupules: “Dites-moi, ecrit-il au P. Clerissac, dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour remercier le Bon Dieu; dites-moi comment je peux lui rendre une partie de ce qu'il me donne, car je recois beaucoup et ne rends rien, de sorte que je ne suis pas loin d'etre accable par le poids de sa misericorde.”]

[Note 26: Le R.P. Janvier.]

[Note 27: S'il fallait juger non plus l'oeuvre, mais la personne de Renan, Ernest Psichari n'admettait point qu'on parlat devant lui de son grand-pere sans le respect convenable. Et il pensait aussi que sa culpabilite a ete sans doute atteneue, dans une mesure que seul Dieu peut connaitre, par le fait que, pendant sa jeunesse, aucune forte nourriture clericale, aucune formation philosophique et theologique vraiment serieuse ne lui fut donnee.

La theologie dogmatique et la philosophie rationnelle etaient, au debut du XIXe siecle, completement abandonnees par l'enseignement des seminaires. Songeons que Renan n'eut d'autre theodicee que la pauvre “philosophie de Lyon”, oeuvre janseniste du XVIIIe siecle; puis on lui fit lire sans discernement Thomas Reid, les Ecosais, qu'on melangeait avec le cartesianisme mitige du cours. Il n'etudia jamais saint Thomas, dont la scolastique lui apparait barbare et “enfantine”, au regard de la “scolastique cartesienne” qu'enseignaient ses professeurs. Bref, nulle direction philosophique.

Ainsi ses maitres cartesiens, loin de lui montrer combien la raison est necessaire a la foi, s'efforcerent, au contraire, de le convaincre de ce qu'a “*d'antichretien la confiance en la raison*”. Le jeune clerc etait passionne de recherche intellectuelle, et ils lui repondaient: “Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouve”, l'empechant de mettre dans sa foi les legitimes besoins de son intelligence. Cette dangereuse opposition entre la science et la religion, ou devait se desesperer tout le siecle, c'est chez eux que Renan, des l'abord, la rencontre. “Ce n'est pas la science qui sauve les ames.” Propos juste sans doute, mais mal entendu et qu'il allait retourner contre ceux-la memes qui le formulaient.

Privee de l'intelligence qui discerne l'essence et qui maintient l'integrite, la foi de Renan abandonnee a elle-meme et soumise aux caprices instables du sens individuel, etait exposee a toutes les aventures. Deja chancelante, ne trouvant plus rien ou se prendre, elle allait degenerer en un idealisme de plus en plus imprecis, pour aboutir a cette negation: “Le christianisme n'est peut-etre qu'une reverie.”

Ernest Psichari voyait donc justement dans cette ignorance des grandes disciplines intellectuelles de la science divine, de la vraie philosophie chretienne, une des causes des erreurs de Renan, attenuant peut-etre, dans une certaine mesure, sa responsabilite.]

[Note 28: A Paris, le R.P. Janvier avait inscrit Ernest Psichari parmi les membres de la fraternite du Saint-Sacrement.]

[Note 29: Lettre au P. Clerissac. La-dessus la correspondance d'Ernest Psichari abonde en temoignages. Le jour de la Sainte-Trinite, fete particulierement dominicaine, il ecrivait: “J'ai prie avec plus d'ardeur que jamais pour l'Ordre auquel, vous le savez, appartient deja tout mon coeur.”

Et ailleurs: “Il est de toute certitude que je dois a l'intercession de saint Dominique ce renouvellement de mon ame que j'ai si bien senti, il y a quelques jours. Car il a coincide avec le moment ou vous m'avez permis, pour

La vie d'Ernest Psichari

mon eternel bonheur, de dire l'office de l'Ordre et de m'unir ainsi a vos prieres.”

Et enfin: “Je prie pour l'Ordre dont je desirerais tant etre un jour le bien humble et bien indigne serviteur.”]

[Note 30: Lettre inedite au P. Clerissac.—Chaque page du manuscrit du *Voyage du Centurion* est surmontee de la croix dominicaine.]

[Note 31: Lettre inedite au P. Clerissac.]

[Note 32: Lettre inedite au P. Clerissac.]

[Note 33: Lettre inedite au P. Clerissac (8 fevrier 1914).]

[Note 34: M. l'abbe Tournebise.]

[Note 35: M. l'abbe Bailleul, vicaire a l'eglise de la Sainte-Trinite a Cherbourg.]

[Note 36: Lettre inedite au P. Clerissac.]

[Note 37: Maritain, *La Croix*, 19 novembre 1914.]

[Note 38: Dans cette meme lettre a sa mere, Ernest Psichari ecrivait: “Mon commandement, si modeste qu'il soit, me donne les plus grandes satisfactions; j'ai autour de moi une bande de gaillards tres fiers de marcher a l'ennemi et tres decides a se conduire en braves gens.”]

[Note 39: Quelques mois auparavant, Psichari ecrivait, en effet: “Il faut que la France fasse la guerre, si elle veut reprendre completement sa place dans le monde.”]

[Note 40: Pres de Neufchateau (Belgique).

De ce combat du 22 aout 1914, l'un des rares survivants, prisonnier en Allemagne, a fait le beau recit que l'on va lire: “Engages, ce jour-la, avec les 1er et 2e marsouins, dans un pays boise et insuffisamment explore par la cavalerie, lances beaucoup trop en avant pour compter sur aucun secours, cernes des les premieres heures de la journee par un ennemi tres superieur en nombre, nous n'avons pu que vendre cherement notre vie, et c'est ce que nous avons fait. Des marsouins, quelques-uns ont pu s'echapper, de l'artillerie personne. A sept heures du soir, apres etre restes douze heures sous un feu epouvantable, il ne restait plus qu'un charnier de notre belle artillerie divisionnaire: les canons etaient hors de service, apres avoir consomme toutes les munitions, les chevaux etaient eventres, la moitie du personnel etait hors de combat. Les survivants, a la nuit, etaient faits prisonniers par les Allemands... Les hommes ont ete d'une bravoure sans egale; pas un n'a bronche. Alors qu'ils etaient surs d'y passer tous, pas un n'a flanche: ils ont servi leurs pieces comme a la manoeuvre.”]

[Note 41: Nous possedons sur la mort d'Ernest Psichari plusieurs versions differentes, entre lesquelles il ne nous appartient pas de choisir. Le medecin-major B... la rapporte de maniere assez differente:

“Le soir du 22 aout, ecrit-il, vers six heures, j'etais en train de panser des blesses au poste de secours etabli dans la premiere maison du village de Rossignol. Cette maison, isolee des autres, etait au centre meme des batteries.

“Je m'entendis appeler par le capitaine Cherrier, commandant le 3e groupe. L'appel etait si pressant, que je courus dans le couloir au-devant du capitaine; a ce moment un fantassin allemand que je vis agenouille de l'autre cote de la route tira, blessant mortellement dans l'ambulance meme le capitaine deja blesse a la jambe.

La vie d'Ernest Psichari

Or, mon infirmier (le canonnier Millot, de la 1^{re} batterie) m'affirme qu'une ou deux minutes avant il venait de voir, sur la route, devant l'ambulance, votre fils soutenant le capitaine: ils étaient entourés, à quelques mètres, par les Allemands qui, à ce moment, sur ce point, arrivaient presque jusqu'à nos pièces. Les munitions épuisées, les servants tués à leur poste, beaucoup de pièces s'étaient tués, c'était l'agonie dernière de notre beau régiment.

“Psichari est tombé à la place même où mon infirmier venait de le voir.

“À cet instant précis le poste de secours prenait feu; je dus mettre mes blessés à l'abri dans la cave: mais si je n'ai pu assister Psichari à ses derniers moments, je puis cependant vous donner la certitude qu'il n'a pas souffert et est mort dans la sérénité absolue de sa foi chrétienne.”

Dans une autre lettre, M. le médecin-major B... revient sur la sérénité du jeune héros à cette minute suprême:

“Mort le soir d'une défaite, Ernest Psichari n'a pas une minute désespéré de la victoire finale, la seule qui compte. Je n'ai pu recueillir de ses propres lèvres l'aveu de cet espoir certain: mais cette foi dans le succès final avec laquelle nous étions tous partis, je l'ai retrouvée le lendemain, intacte, chez tous nos blessés et, certes, ce n'est pas Psichari, chez qui la confiance avait des assises beaucoup plus fermes que chez beaucoup d'autres, qui eut doute, alors que personne ne doutait. Rien n'est donc venu assombrir sa fin de soldat. Ceux qui l'ont vu plus tard ont été frappés du calme de ses traits; autour de ses mains était enroulé un chapelet”[f]

[Note f: Citée par M. Maurice Barres (Echo de Paris, 24 décembre).]

Un témoin, aujourd'hui prisonnier en Allemagne, écrit:

“Le lieutenant Psichari est mort à mes côtés, ainsi que son capitaine. Nous avons passé un après-midi côte à côte. C'est lui qui commandait la pièce où je me trouvais. Le soir, à cinq heures, en voulant sauver la pièce, il a été fauché par les mitrailleuses.”

Un autre de ses compagnons écrit:

“Au moment de sa chute, Psichari était au pas de gymnastique et souriait. Le lieutenant de Saint-Germain se précipita immédiatement pour le relever, mais déjà il avait cessé de vivre. Il avait été frappé d'une balle à la tempe.”

Ernest Psichari repose maintenant sur le champ de bataille, près de la route de Brevannes à Rossignol, aux côtés du capitaine Cherrier, de l'aspirant Thiebaut, de deux autres officiers et de vingt-cinq de ses canonniers. Tous ont reçu les honneurs militaires.]